

Olga BRONNIKOVA, Xavier HALLEZ, Matthieu RENAULT, *Empire, nations, révolutions aux confins de 1917*. Paris : Pétra, 2022, 250 p.

Gwendal PIÉGAIS

Post-doctorant

Centre for War Studies

University College Dublin (IE)

gwendal.piegais@ucd.ie

Doi : 10.5077/journals/connexe.2023.e1374

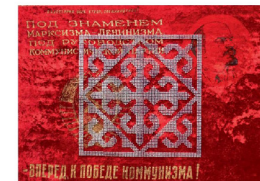
L'ouvrage *Empire, nations, révolutions aux confins de 1917*, dirigé par Olga Bronnikova, Xavier Hallez et Matthieu Renault, a pour ambition de revenir sur les tensions entre l'aspiration soviétique à l'universel et la réalité héritée d'un empire pluriethnique dans le contexte de la révolution de 1917 et de la guerre civile russe, à travers onze contributions, et un dense préambule. Cet ouvrage comporte cinq grandes parties (L'empire de la Révolution ; Naissance des nations ; Interlude : la frontière intérieure ; Révolution sociale, révolution nationale ; Bolcheviks et musulmans).

La sensibilité de Lénine et des bolcheviks à la diversité des lieux de mise en œuvre de la doctrine communiste et à sa traduction dans des espaces nationaux hétérogènes est bien connue (p. 12), mais ce volume collectif apporte à la littérature en langue française une série de réflexions très stimulantes sur les « transformations impériales ».

Dans un texte iconoclaste, intitulé « La grande Révolution impériale », Ilya Gerasimov s'attaque au non-dit généralisé autour du vocable même d'*Empire russe* au moment de la Révolution et de la guerre civile, et relève son absence de l'idiome des acteurs de l'époque : le Gouvernement provisoire parle de « structure étatique gouvernant la Russie » et le tsar lui-même formule son abdication comme un renoncement « au trône de l'État russe ». Durant la guerre civile, les Blancs revendiquent avant tout une Russie unitaire et même les bolcheviks – qui parlent certes d'impérialisme – n'évoquent presque pas l'Empire russe. Rouges comme Blancs luttent bien contre les séparatismes, mais Ilya Gerasimov rappelle qu'il y avait là avant tout un enjeu de souveraineté, d'ordre politique et social. L'auteur explique cette absence de l'Empire par le fait que pour la plupart des intellectuels et hommes politiques de l'Empire russe tardif, c'était une notion vide de contenu, le nom officiel d'un immense territoire politiquement délimité et occupé par des entités collectives considérées, elles, comme réelles : les nations (de base ethno-confessionnelle, politique ou identifiées à une classe sociale) (p. 28).

Empire, nations, révolutions aux confins de 1917

Sous la direction de
Olga BRONNIKOVA,
Xavier HALLEZ
Matthieu RENAULT



Editions PETRA

La contribution de Marina Mogilner revient sur les lignes de continuité entre sciences impériales et science soviétique. Ce que l'on attribue usuellement aux années 1920 soviétiques – le modernisme utopique, l'hybridité des langages des arts, des sciences, et l'universalisme – n'était pas une nouvelle page de l'histoire de la production des connaissances, mais bien la dernière page de l'histoire de la science de la période impériale tardive (p. 65). À l'occasion de la séquence 1906-1907, les savants ont pu s'organiser en associations et rejoindre des partis politiques, donnant lieu à une interpénétration des pratiques académiques et parlementaires, et à une « transformation du savoir académique en un programme social et politique » (p. 55). La plupart des institutions académiques et scientifiques pré-révolutionnaires réussirent à survivre durant les premières années post-1917. Durant la guerre civile, les scientifiques parviennent même à obtenir un soutien qui leur permet d'ouvrir 33 nouvelles institutions de recherche, presque toutes ancrées dans la culture savante pré-révolutionnaire.

Dans leur contribution, Alexander Seymonov et Jeremy Smith questionnent la centralité des concepts d'empire et de colonialisme dans la réécriture de l'histoire russe, au détriment des enjeux sociaux et politiques (les auteurs pensent, par exemple, aux travaux de Joshua Sanborn, et plus particulièrement à son livre *Imperial apocalypse. The Great War and the destruction of the Russian Empire* paru en 2014). Cela contribue, selon eux, à réduire la guerre civile à un conflit ethnique ou une guerre coloniale, et privilégier la continuité des politiques impériales russes et de son étatisation au détriment des transformations révolutionnaires. Les auteurs soutiennent qu'il est préférable de se concentrer sur les transformations impériales multiples suite à la Première Guerre mondiale (Russie, Allemagne, Autriche-Hongrie et Empire ottoman). En Russie, la révolution socialiste n'a pas réalisé la promesse de la disparition de l'État et le principal défi de l'époque était de concilier les aspirations nationales héritées de l'Ancien régime avec l'idéologie du nouvel ordre politique. Cette focale sur les transformations impériales permet de tenir compte des interactions entre les catégories clés de classe et de nationalité ainsi que des ruptures et des continuités dans le processus de restructuration de l'ancien espace politique de l'Empire russe (p. 73).

Éric Blanc revient ensuite sur les principaux enjeux opposants, avant 1917, les social-démocrates russes à ceux des régions frontalières : centralisme du parti, oppression des non-Russes par les Russes, assimilationnisme, etc. Il expose plusieurs contributions pionnières des militants non-russes au développement d'une approche marxiste de la libération nationale, et montre que la querelle autour du centralisme révélait une opposition entre un centre plus faible que ses camarades marxistes des frontières jusqu'en 1905 (p. 97). La lutte contre l'oppression russe avait peu d'importance pour des marxistes basés dans une Russie centrale relativement homogène ou dans les villes russifiées d'Ukraine. *Le Que faire* de Lénine n'interroge ainsi à aucun moment la domination des Russes. C'est après la révolution de 1905 que les marxistes russes commencent à repenser leur approche de la libération nationale et adoptent plusieurs positions déjà exprimées par les SD des régions frontalières, dans un contexte de renforcement du mouvement national, et pour contrer les accusations mencheviques d'indifférence à cet enjeu.

La contribution de Brendan McGeever se penche sur l'antisémitisme dans l'Armée rouge, à travers la participation de cette dernière à des pogroms, notamment celui de Gluhov en 1918. Bien que beaucoup moins importants et nombreux que ceux perpétrés par les Blancs ou le Directoire ukrainien, ils n'en déclenchent pas moins une réaction des bolcheviks, grâce à l'intervention de Juifs socialistes non-bolcheviques qui constituent le Commissariat juif de Moscou en mars 1918,

et qui mènent une campagne contre l'antisémitisme dans les rangs soviétiques (p. 127).

Le propos d'Olena Palko sur les projets concurrents de construction étatique en Ukraine et en Biélorussie dresse un tableau comparatiste qui permet de repolitiser l'enjeu de la sécession ou de l'adhésion à la politique du centre. Ainsi, l'autrice compare la Rada à Kiev, constituée en majorité des représentants des partis socialistes et révolutionnaires, à la Rada centrale à Minsk, où la vie politique est dominée par les partis socialistes russes et juifs (p. 176). La popularité en Ukraine de la Rada est, selon elle, principalement due à sa modération. Son homologue biélorusse, quant à elle, est en concurrence avec d'autres groupes qui revendiquent la représentation populaire (p. 177). Cependant, l'influence des bolcheviks y est grandissante en raison d'une fructueuse propagande anti-guerre et de l'incapacité de leurs opposants d'offrir des solutions crédibles aux revendications sociales (p. 178). Les trajectoires divergent définitivement lorsque le coup bolchevique réussit dans la capitale biélorusse dès le 14 novembre, alors qu'il échoue à Kiev. Olena Palko montre bien que c'est en Ukraine que les bolcheviks ont dû négocier et coopérer avec les partis locaux, en particulier avec des formations liant systématiquement l'enjeu social et national – comme le Parti ouvrier social-démocrate ukrainien, les *Borot'bisty* [боротьбисти] et les SR ukrainiens. Ces formations ont un poids tel qu'elles poussent ouvertement pour la transformation de l'Ukraine en République socialiste souveraine et indépendante, pour former un parti communiste ukrainien distinct et intégrer indépendamment l'Internationale communiste (p. 187).

Dans la dernière partie de l'ouvrage, Xavier Hallez revient, à travers le cas des Tatars dans la Révolution, sur des tentatives d'établissement d'une position unitaire des musulmans de Russie *via* des instances comme le Conseil musulman pan-russe, ou encore des organes avec un agenda socialiste plus prononcé, comme le Congrès pan-russe des soldats musulmans ou le comité socialiste musulman de Vahitov et Alkin. Ce chapitre montre toute la vitalité des débats entre partisans du socialisme, du fédéralisme comme de l'unitarisme, et retrace avec clarté les nombreux revirements de situation dans le contexte de la révolution d'Octobre. Cette étude aborde le choix du Harbi Suro (conseil militaire pan-russe des musulmans), optant vite pour les bolcheviks, en raison des déclarations aux musulmans d'Orient en faveur d'une liberté de croyance et d'organisation sans entrave, ainsi que les projets de constitution de l'État Idel-Oural (p. 217). L'auteur éclaire bien, au-delà de la liquidation de ces organes ou de leur remplacement par un équivalent soviétique, la persistante tension entre territorialisation et fédération des forces musulmanes et des communistes d'Orient.

L'ouvrage se termine avec la contribution d'Adeeb Khalid, consacrée au Turkestan, qui vient apporter un intéressant contrepoint sur ces confins impériaux où la distance sociale entre Russes et non-Russes, entre dominants et dominés, reste la plus grande. Après être revenu sur la révolte de 1916, et sur l'enthousiasme avec lequel est accueillie la révolution en mars 1917, il interroge le développement d'un communisme national musulman. Le centre imposa un certain degré de contrôle sur les institutions au Turkestan en cloisonnant l'espace qui avait permis de réimaginer la révolution d'un point de vue national. À l'issue de cette mise au pas restait l'espoir, pour les communistes musulmans, que le pouvoir soviétique et le prolétariat issu de la nation dominante soignent leur « maladie du colonialisme » (p. 244-245) et transforment concrètement les rapports de pouvoir. Cet espoir fut bien vite qualifié de déviation nationaliste après la victoire bolchevique.

On trouvera également, dans les contributions d'Arkadi German sur la République socialiste soviétique autonome des Allemands de la Volga, de Tauno Saarela sur la Finlande en 1917, ou de Ronald Grigor Suny sur la révolution en Transcaucasie, des éléments de compréhension précis sur la révolution et la guerre civile dans ces régions.

Open Access Publications - Bibliothèque de l'Université de Genève
Creative Commons Licence 4.0

